

Anagramme et chaos

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, numéro 2 (206), avril 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1993). Anagramme et chaos. *Liberté*, 35(2), 101–104.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

ANAGRAMME ET CHAOS

Ce que j'ai observé de plus curieux, depuis que j'étudie ce que j'écris, c'est l'effet subliminal de l'anagramme involontaire. Récemment encore, dans le poème « En France », sujet de la dernière de ces rêveries avec lesquelles je renoue, je constatais que le motif des premiers mots, *J'ai vu Notre-Dame*, cherchait à se frayer un chemin anagrammatique dans tous les vers. Une fois, à la première strophe, il émergeait entièrement, écho parfait dans le désordre. Le reste du temps, furtif, il clignotait, mutilé par une grêle d'influences adverses. Il y avait donc, dans cette figure de trente vers, au moins une tendance à l'accomplissement d'une loi discrète, concurrencée par d'autres qu'il ne m'était pas encore donné de voir ou que je n'étais pas porté à chercher — au moins une tendance certaine.

Ce n'était pas la seule. Peu après, j'en découvrais une autre : un deuxième motif, *Multitude fugace*, diffusé lui aussi dans le poème, anagrammatiquement parlant, jusqu'à son émergence complète, dans l'ordre, au dernier vers. Malgré un certain nombre d'éléments communs, les deux motifs n'étaient-ils pas des pôles antagonistes ? Le premier, prépondérant au début, semblait avoir poussé le poème en avant ; le deuxième, plus nettement présent dans la dernière strophe, paraissait l'avoir tiré symétriquement vers la fin. C'était comme une course où un concurrent inattendu remonte et passe en tête. Si

j'avais continué à chercher dans cette voie bizarre, j'en serais vite arrivé à prendre la température de l'équateur du poème et celle des pôles, ou à des excentricités comparables. C'en était assez. Mais les motifs symétriques restaient intrigants. Pourquoi en était-il ainsi ?

Comme souvent par le passé, la rapidité de la rédaction (je devrais dire de la notation ou du tracé) avait exclu que je bricole des anagrammes, même partiels et approximatifs. Simplement, sans que rien les ait annoncées, des choses vues et des impressions avaient défilé dans les vingt-cinq premiers vers, en quelques heures consécutives d'août 1991, au bord du lac du bois de Vincennes, pendant que je regardais les rameurs. Et même en imaginant d'autres circonstances, où le poème se serait élaboré lentement, je n'aurais pas su provoquer l'aimantation des motifs. Indifférent aux jeux formalistes, je ne l'aurais même pas souhaité. En notant le poème, je n'avais pas eu conscience de l'effervescence anagrammatique, pas plus que je n'avais vu d'avance les vers qui devaient suivre ceux que j'étais en train d'écrire, ni le but du poème, s'il en avait un. Alors, qu'en était-il des motifs ?

Rêvassant, je me suis d'abord souvenu des anagrammes de Saussure, comme j'en avais l'habitude en pareil cas, mais, cette fois, une lumière différente, temporairement plus vive, devait colorer mes observations. Les hasards de la lecture (j'écris *hasards* par conformisme et commodité, je n'y crois aucunement) m'avaient conduit à *La Théorie du chaos* de James Gleick¹. J'y découvrais avec passion (et l'impression de reconnaître quelque chose, plus que de l'apprendre) la géométrie fractale et les attracteurs étranges, pôles de régularité dans le chaos, et je me demandais si les deux motifs du poème

1. Traduit de l'anglais par Christian Jeanmougin, Flammarion, collection « Champs », 1991.

n'avaient pas joué un rôle comparable à celui des attracteurs. Dans le sillage de cette question, que ne me suis-je pas demandé ? Les lacunes dans les anagrammes résultaient-elles des pliages dans lesquels Otto Rössler voyait une loi auto-organisatrice de l'univers ? Se pouvait-il que le son, le sens et l'espace se soient pliés mutuellement, simultanément, engendrant des détails dans un rapport constant, c'est-à-dire avec invariance d'échelle dans les fluctuations, comme dans la poussière de Cantor, la paradoxale courbe de Koch ou les tamis de Sierpinski ? La poésie, avec ses constituants, mimait-elle l'organisation du monde ? Présentait-elle une limite de l'aléatoire, comme les ensembles hétérodoxes de Julia et de Fatou dans l'interprétation de Barnsley ? Un poème avait-il pour principe l'itération ? Où placer, dans ce paysage déjà encombré, l'ensemble de Mandelbrot ? Quelles questions étaient saugrenues ? Lesquelles ne l'étaient pas ? Je m'y perdais. Il y avait là *trop* de sens pour mes faibles instruments de détection, comme je l'avais souvent pensé en d'autres circonstances, quand j'avais entendu dire que le sens faisait défaut.

Je pouvais aussi, d'une autre façon, évoquer l'attraction étrange à propos des cinq derniers vers, qui s'étaient fait attendre un mois. Au bois de Vincennes, tombé en panne au mot *ombre*, j'étais resté en suspens au-dessus du vide, sans espoir d'aucun terme. La fin ne m'avait été donnée qu'un midi de septembre, au restaurant. La soudaineté du surgissement de la figure finale et la certitude de sa fugacité m'avaient contraint à la noter sur une serviette. Pendant l'atermoisement du mois précédent, lourd de tournoisements oppressants et vains, j'avais eu l'esprit exposé à des formes cycliques de César Franck qui me revenaient en mémoire périodiquement. Était-ce sous leur empire que le faisceau des données, arrêté net, avait trouvé sa résolution ? Tout cela restait malheureusement du domaine des conjectures.

Attraction étrange... fatalité harmonique... « ce qui doit être »... J'aimerais, un jour, dépasser les rapprochements fantomatiques, savoir là-dessus quelque chose de sûr, trouver le pourquoi, voir ce qui se dérobe dans la jungle des oscillations. Je m'emploie à y rêvasser, mais ma recherche est le jouet d'une distraction étrange. Elle oscille autant que son but. Sa fantaisie ne tolère pas longtemps d'être dirigée. Des périodes chaotiques me bousculent. Dans le dédale des anomalies adventices, dont l'escamotage tient debout les châteaux de cartes, je perds le fil de la quête. S'il est vrai, comme l'avance James Gleick, que ce qui restera du siècle tient dans la relativité, la mécanique quantique et la dynamique des systèmes non linéaires, je dois patienter, attendre que le sens excessif diminue assez pour me devenir accessible, et pourquoi n'attendrais-je pas ici, devant les rameurs et l'eau turbulente, sous les chênes où le carré du nombre d'or, auquel tend le cycle foliaire, balbutie depuis si longtemps ?